

être admis à contracter mariage.
M. le maréchal ministre de la guerre, consulté à cet égard, a répondu que les militaires auxquels a été accordée l'exonération se trouvent, par ce seul fait, complètement déchargés de leurs obligations militaires, et par conséquent n'ont besoin, pour se marier, d'aucune autorisation de l'autorité militaire.

Une impulsion notable est donnée depuis quelque temps au perfectionnement et à l'extension du service des lignes télégraphiques. Le poste central de l'administration, situé au ministère de l'intérieur, vient d'être agrandi et entièrement refait à neuf. Le nombre des appareils de ce poste, qui, il y a deux ans, était de 20 à peine, s'élevait aujourd'hui à 84.

Le poste qui était installé rue de Richelieu, en face de la rue de la Bourse, vient, comme nous l'avons dit, d'être transféré rue Vivienne, dans les bâtiments nouvellement restaurés de la Bibliothèque Impériale.

Les autres bureaux sont établis : à l'hôtel des Postes, à l'hôtel-de-Ville, au Luxembourg, à la Douane, à la gare de Rouen (rue d'Amsterdam, 13 bis), à la gare du Nord, à la gare de Strasbourg, à la gare de Lyon, à la gare d'Orléans, et à la gare Montparnasse.

Une chose qu'il nous paraît essentiellement utile de porter à la connaissance du public, parce qu'on l'ignore assez généralement, c'est que, dans chacun des bureaux ci-dessus désignés, dans ceux des gares des chemins de fer, aussi bien que dans ceux de l'intérieur de Paris, on reçoit les dépêches privées pour tous les bureaux télégraphiques de la France et de l'étranger.

Les bureaux de Paris, quels qu'ils soient, ne correspondent qu'avec le bureau central établi au ministère de l'intérieur, où toutes les dépêches convergent et d'où elles partent ensuite pour leurs destinations respectives.

On se trompe donc quand on se figure, assez naturellement d'ailleurs, que chaque bureau télégraphique existant dans une gare ne correspond qu'avec les stations de sa ligne, et que la dépêche est transmise au bureau destinataire.

De ce qui précède, il résulte que si l'on a une dépêche à transmettre à Lille, par exemple, il n'est pas rigoureusement nécessaire de la porter à la gare du Nord; mais qu'il est à la fois plus rationnel et plus commode de la porter au bureau télégraphique le plus voisin du lieu où l'on se trouve, la gare du Nord transmettant, comme les autres, ses dépêches, même celles qui sont destinées aux villes ou localités du Nord, au bureau central du ministère de l'intérieur.

Une expérience excessivement intéressante, a été faite dans le grand salon du Cercle du Nord; il s'agissait de prouver qu'à l'aide d'un nouvel appareil on pouvait obtenir, à lumière égale, une économie de gaz de 28 à 30 % sur les appareils en usage aujourd'hui.

On avait disposé sur une table un compteur ordinaire et deux becs de gaz de la même force. Dès qu'il fut bien constaté, à l'aide du photomètre, par M. Lamy, professeur de physique, et par plusieurs autres personnes qui assistaient à l'expérience, que la lumière répandue par les deux becs était égale, on enleva l'appareil d'un des deux becs pour y adapter celui de MM. Sagey et J. Bonnet. Quand ce nouvel appareil fut assez échauffé par la flamme, M. Sagey, un chronomètre à demi-secondes à la main, l'œil fixé sur le compteur, prouva, en effet, après un laps de temps donné, que l'économie du gaz consommé

par le bec de gaz modifié d'après le système dont il est un des inventeurs, était de 29 p. %. La contre-épreuve a eu lieu et amené un résultat à peu près identique. La moyenne des deux opérations a constaté 28 1/2 p. % de différence.

Voici en quoi consiste l'amélioration du système de MM. Sagey et Bonnet. Dans les becs ordinaires, l'air froid entrant avec abondance, produit un refroidissement de la flamme qui présente plusieurs inconvénients : d'abord perte de gaz, puis viciement de l'air de l'appareil, défavorable à l'hygiène et à la conservation des étoffes et autres marchandises délicates. Dans le nouveau système, l'air n'arrive plus par le bas, il est mesuré et s'échauffe avant d'arriver au bec, à l'aide d'une plaque posée à la partie supérieure du globe de verre. La flamme du nouvel appareil ne vacille plus et n'affecte plus à sa base cette teinte bleuâtre qu'on y remarque.

Cette découverte sera d'une grande utilité pour de vastes établissements où les becs de gaz sont recouverts de globes en verre poli ou dépoli. Il serait à désirer qu'on puisse trouver le moyen d'adapter ce nouveau système à tous les becs en général; c'est à quoi, dit-on, songent MM. Sagey et Bonnet.

La tabagie du Cercle du Nord est aujourd'hui éclairée d'après ce nouveau mode.

Pour toute la chronique locale, J. REBOUX.

Correspondance particulière du JOURNAL DE ROUBAIX.

Puisque vous le désirez, Monsieur, et que plusieurs de vos abonnés s'y intéressent, j'ajouterai un *post-scriptum* à ma dernière lettre.

Cette délicieuse invention du piano-mécanique, à laquelle il est difficile de croire quand on ne l'a pas vue, a surtout ce précieux avantage que, exécutée en quelque sorte sous les yeux des maîtres, elle rend jusqu'aux moindres nuances, aux intentions les plus délicates de l'auteur, et donne aux morceaux ainsi exécutés un cachet apprécié des vrais artistes, et qui jusqu'ici avait échappé forcément aux amateurs éloignés de Paris.

Quant au mécanisme, que je ne puis comparer qu'à l'immortelle invention de Jacquart pour les tissus, il est des plus simples, comme tout ce qui est vraiment beau. Déjà plus de 1,500 motifs sont notés; il n'y a qu'à choisir. Il est d'ailleurs complètement indépendant du clavier: on l'adapte et on l'ôte à volonté; seulement, l'exécution de l'instrument est parfaite à tous égards. Vous le comprendrez quand j'aurai nommé le célèbre Debain, fournisseur de l'Empereur et de la reine d'Angleterre.

Je ne sais, Monsieur, quel temps il fait là-bas, dans le Nord; mais ici nous prenons le café en plein air, sur l'asphalte des boulevards... jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur Hiver de nous faire sentir sa légitime influence. — Que de jolies femmes à Paris l'appellent de tous leurs vœux! Car enfin, à quoi servirait, sans la neige et les glaces, ces charnantes traîneaux que les boyards accourent chez nous ont mis à la mode, et qui n'attendent qu'un prétexte pour glisser, rapides et brillants de dorures, des Tuileries au bois de Boulogne?

Hier, au Carrousel, le prince de Prusse, Frédéric-Guillaume, à la droite de l'Empereur, voyait défiler notre incomparable armée, revenue de Malakoff, et ne pouvait s'empêcher d'admirer la garde, les zouaves, et nos fantassins mêmes, si simplement héroïques et tout aussi gais devant les frimas et la mitraille qu'à la Barrière, où ils iront danser demain.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler, monsieur, qu'un décret tout récent fixe au 15 juin l'ouverture de l'Exposition des Beaux-Arts; mais

n'oubliez pas qu'elle ne durera que deux mois. Ceci est utile à noter, quand on a ses dispositions à prendre.

Je vous parle peu de Modes, parce que vous en savez autant que nous, grâce aux chemins de fer. Cependant, permettez-moi de vous dire que nous voici tombés de crinolines en paniers, comme nos grand-mères dont on a tant ri, et qu'à force de ridicule, nous en reviendrons avant peu aux formes quasi-raisonnables, à cause de l'impossibilité des polkas, des mazourkas et des danses vives, avec les cerceaux, les baleines et les tournures d'acier. — Les chapeaux Louis XIII, que je vous le dise en passant, sont toujours mal portés, quoiqu'assez gracieux; il faut pour les arborer dans Paris être Américaine... ou tout à fait femme libre. — Un mot encore: ne vous fiez pas aux moustaches en porc-épic de nos dandys. Je vous dirai l'adresse du coiffeur qui vend et fixe, à raison de 50 centimes, ces superbes pointes qui, si elles étaient plus relevées, ressembleraient à des paratonnerres.

Le Percolateur, ce café-omnibus à quatre sous, s'en va; le comptoir du boulevard est fermé, celui de la place du Palais-Royal agonise. Décidément, nous avons de la peine à boire et manger debout, comme on le fait en Amérique.

Avez-vous lu l'*Ane savant*? C'est un journal périodique et prétentieux, qui parle surtout de magnétisme. Les méchants disent que son titre est trop long d'un mot. Je n'ose dire lequel.

Je viens de lire, sur les bornes vespasiennes du boulevard des Italiens, une singulière affiche peinte, fond noir, lettres blanches, et ces mots: *Gâtechair*, maître d'escrime. Quelle lugubre concordance!

M^{lle} Rosa Bonheur, artiste aussi éminente par sa piété que par son talent hors ligne, est maintenant en Ecosse. On vient de lui offrir un cabinet de travail, tout en verre, qui marche sur roulettes, et qui lui permet de braver les intempéries au sein d'un climat déplorable.

Adieu, Monsieur. — A quinzaine. X.
Paris, le 14 décembre 1856.

Nouvelles & Faits divers.

— Les histoires de voleurs, presque toutes exagérées, dont on a rempli notre ville de Dunkerque et les localités voisines, ont produit de funestes impressions sur bien des cerveaux qui n'ont pas l'avantage d'être robustes. Le fait suivant, qui s'est passé dans la ville de Bergues, en est la preuve: M^{lle} Julie T... demeure seule avec une vieille bonne, dans une des rues les plus fréquentées. L'autre soir, pour tromper leur frayeur et tuer le temps, nos deux femmes causèrent ensemble, lorsqu'un bruit effroyable retentit dans la cheminée; point de doute, ce sont les chauffeurs qui vont faire une apparition dans ce domicile. La maîtresse pousse de hauts cris; la chambrière va chercher de l'eau bénite; les voisins accourent en grand nombre, armés de fusils, de sabres, voire même des manches à balai. Enfin l'on finit par découvrir que le nouveau Cartouche n'était autre chose qu'un gros chat coupable d'avoir démentibulé une casserole. On comprend l'hilarité des assistants; elle était bien légitime. Cependant M^{lle} T... et la bonne ne sont pas encore remises de leur frayeur. On dit même que la santé de ces deux personnes est assez gravement compromise. (Autorité.)

— Un homme bien mis et jeune encore se présente chez M. Dubois, bijoutier au Palais-Royal, galerie de Valois, 467, dont la boutique prend son entrée dans un passage qui conduit à la rue de Valois. Il demanda à voir des chaînes

en or de quatre pieds, et il lui en fut présenté six.

Sous prétexte de s'assurer quelle était la plus longue, il les tenait toutes à la fois, lorsque tout d'un coup, les réunissant dans une main, comme pour les poser sur le comptoir, il s'élança hors de la boutique, traverse la rue de Valois, prend un passage obscur qu'on appelle le passage du Lyrée, et, tournant à droite, il allait gagner la rue Montesquieu, lorsqu'il fut arrêté à peu près en face de l'imprimerie du *Constitutionnel*.

Pendant que l'on conduisait cet individu chez le commissaire de police, un des compositeurs de l'imprimerie, qui arrivait pour son travail du soir, heurta du pied une bouteille de grès dont cet homme était armé et dont il s'était débarrassé. Il se baissa et aperçut plusieurs objets brillants: c'étaient cinq des chaînes que le voleur avait jetées dans le ruisseau au moment où on allait l'arrêter. A deux pas de là, le jeune homme aperçut la sixième chaîne.

Informé de ce qui venait d'arriver, ce jeune homme s'est empressé de se rendre chez le bijoutier; le mari était allé faire sa déclaration chez le commissaire de police, et M^{me} Dubois fut remise, à sa grande joie, en possession de tous les objets volés, et dont elle portait elle-même la valeur à 1,500 fr.

— Le temps n'a pas encore épuisé la série des coups de vents qui se sont succédé depuis trois semaines. Ils soufflent avec violence, avec des interminances d'enclaves, de la partie du S. O. Sur la côte française, qui prête, pour ainsi dire, le dos au vent, la mer est relativement tranquille; mais il n'en doit pas en être ainsi sur la côte anglaise. Jusqu'à présent, toutefois, nous n'avons entendu parler d'aucun sinistre.

Dimanche dernier, notre bassin était rempli de bateaux de pêche de Boulogne; ceux de Calais, pris aussi par la tempête, étaient réfugiés à Gravelines, à Dunkerque, à Ostende. Dans de telles occasions, on se sauve où l'on peut. Depuis, tous sont rentrés et les Boulonnais sont retournés chez eux.

— Un accident qui a fait plusieurs victimes vient d'avoir lieu sur le chemin de fer de Lyon.

Avant-hier, vers neuf heures du matin, des ouvriers maçons et terrassiers travaillaient, à peu de distance de Melun, sur un point où la voie forme une courbe très-arquée, et où elle est ensermée dans une tranchée bordée du talus. Ils virent arriver, venant de Lyon, le train N.° 148, qui suivait les rails de droite, et, pour le laisser passer, tous se rangèrent du côté opposé. Malheureusement, au même instant, le train N.° 15, arrivant de Paris, déboucha de la courbe, filant sur la seconde voie de rails.

Les ouvriers se jetèrent immédiatement sur le talus, mais plusieurs d'entre eux ne purent éviter le choc. MM. Louis Rousseau, âgé de 27 ans, frappé par le tampon, est lancé sur une des lanternes à poteaux éclairant le chemin la nuit; sa tête passe la première; la même impulsion le jette sur ses camarades; Honoré Guy, âgé de 28 ans, est violemment renversé sur un tas de pierres; Paul Bertrand, âgé de 57 ans, heurté par le tampon, tombe contre le talus, avec M. Pierre Devigne, âgé de 31 ans, qu'il entraîne dans sa chute. Le train passé, on accourt aux cris poussés par les autres ouvriers non blessés; on se hâte de relever ceux que nous venons de nommer et de les transporter à la gare, où des médecins sont appelés à les soigner. Une heure environ après l'accident, MM. Rousseau et Guy ont expiré. Les deux autres ont été transportés à l'hospice; leur état est grave, mais on espère que leurs jours ne sont pas en danger.

L'autorité judiciaire a ouvert une information au sujet de ce déplorable accident.

bien accueilli par ce chef qui fit tous ses efforts pour me retenir, mais je n'avais rempli qu'une partie de ma mission. Je lui recommandai mes braves compagnons d'armes dont je me séparais à regret, et profitant d'un navire haïtien qui retourna aux Cayes, île St-Domingue, je partis pour cette ville, d'où je me rendis par terre au Port-au-Prince, espérant y avoir de vos nouvelles. J'y appris, en effet, que vous vous étiez embarqué sur un pirate indépendant, lequel était tombé au pouvoir d'une flotte qui se rendait en Espagne. Du reste, ne pouvant obtenir de renseignements plus particuliers sur votre sort, je me décidai à revenir en Europe, à pénétrer jusqu'à Cadix, où je savais que se rendent ordinairement les flottes de la Nouvelle-Espagne, et à ne point prendre de repos, que je ne fusse parvenu à vous découvrir.

Le premier navire qui partit du Port-au-Prince était destiné pour Bordeaux; j'y pris mon passage, et trente-deux jours après mon départ de St-Domingue, je remis le pied sur le sol français. Grâce à la bienveillance du capitaine qui m'avait amené, j'obtins facilement un passeport pour l'Espagne; je me remis donc en route; mais comme mes finances commençaient à baisser, je pris le parti d'aller à pied de Bordeaux à Bayonne. Au moment où j'allais franchir les Pyrénées, j'appris par les papiers publics que monsieur de Bellancourt était préfet de ce département; je fus un moment tenté de lui faire part de mes craintes sur votre sort; mais je n'avais à cet égard que des données si vagues, que je préférerais suivre ma première pensée. Cette inspiration me réussit, car en entrant en Espagne, je rencontrai d'abord un Catalan que j'avais connu aubergiste à Barcelonne, pendant la guerre, et qui maintenant fait la contrebande dans la Na-

varre. Il retournait à St-Sébastien avec quelques-uns de ses gens et me fit tant d'instances pour l'y accompagner, que, malgré le peu d'honneur qu'il y eût à tirer d'une semblable compagnie, je consentis à me détourner de quelques lieues, pour rester jusqu'au lendemain avec mon ancien ami.

Connaissant sa discrétion et la fécondité inventive des gens de sa profession, j'avais cru pouvoir lui confier le motif de mon voyage: ce fut lui qui me conseilla le déguisement sous lequel vous m'avez vu. « Comme français, me dit-il, vous serez en butte aux soupçons et constamment surveillé; mais sous l'habit monacal, toutes les portes vous seront ouvertes, et vous pourrez parcourir le royaume sans autre permis que votre rosaire et votre capuchon. » Conformément à cet avis, je venais d'endosser l'uniforme de St-François, lorsqu'en passant près de la prison où vous étiez renfermé, je reconnus Pyrame, dont le souvenir n'avait pu s'effacer de ma mémoire: je m'approchai de lui et ses caresses me convainquirent que je ne m'étais pas trompé.

Les conjectures que sa vue m'avait inspirées ne tardèrent pas à se vérifier, car je vous vis bientôt vous-même à travers les barreaux qui masquaient votre fenêtre. J'évitai alors vos regards de peur d'exciter les soupçons de la sentinelle qui était en face de moi et ayant déterminé Pyrame à me suivre, je retournai chez le Catalan pour lui faire part de ma découverte. Il me représenta tous les obstacles qui s'opposaient à votre délivrance et me conseilla d'essayer les moyens de corruption avant d'en risquer de plus dangereux. Malheureusement, il ne me restait guère de ressources pour exciter la cupidité de vos gardiens. Je songai de nouveau à monsieur le vicomte, certain qu'il ne pourrait vous savoir

dans le malheur sans unir ses efforts aux miens pour vous en tirer. Mon attente ne fut pas trompée: m'étant présenté chez lui sous mon véritable nom, malgré les préventions qu'il eût encore pu lui inspirer, je lui fis part de votre situation et des principaux événements dont je viens de vous faire le récit. Il m'offrit généreusement tous les secours pécuniaires dont je pouvais avoir besoin pour favoriser votre évasion. Monsieur l'abbé et mademoiselle Céline eussent voulu dès-lors retourner à Saint-Sébastien avec moi, mais je ne jugeai pas encore leur assistance nécessaire et je partis seul, muni d'une somme assez forte en or. Dès mon retour, je vous fis parvenir, par le moyen du fidèle Pyrame, un billet destiné à vous rendre l'espoir. Cependant je commençais à croire à la possibilité de séduire votre geôlier, lorsque vous m'annonçâtes votre départ pour la Corogne. Je dus alors changer toutes mes batteries et recourir à mon ami le Catalan: je lui donnai la somme qui avait été destinée pour le concierge et il consentit à me fournir les hommes avec lesquels il entretenait son commerce clandestin et qui étaient propres à toute espèce de coup de main, moyennant un gain assuré. Pendant ce temps, un message, expédié par moi, instruisait monsieur le vicomte de tout ceci, afin qu'il prit les mesures nécessaires pour assurer votre entrée en France, aussitôt que vous seriez délivré. Je postai ensuite ma petite troupe dans l'endroit le plus favorable à l'exécution de mon plan. Vous avez été témoin de sa réussite: vous êtes sorti des mains de la justice espagnole pour tomber entre les bras de vos amis. Monsieur l'abbé et sa nièce n'ont voulu confier qu'à eux-mêmes le soin de veiller à votre sûreté et d'achever mon ouvrage: il ne nous reste plus qu'à

remercier la Providence d'avoir secondé nos efforts.

CHAPITRE LVI.

RETOUR A PARIS.

Ainsi que j'avais prévu Maurice, l'étendue de ce récit et la diversité des objets qu'il embrassait occupèrent l'imagination du Mexicain, et procurèrent quelque distraction à sa douleur. Il se représentait les désastres qui avaient suivi la mort de son père, la destruction des lieux qui l'avaient vu naître, les souffrances de ses malheureux compatriotes, et plus d'une fois, il regretta de n'avoir pu partager leurs travaux et les encourager par sa présence; mais au milieu des pensées diverses qui se croisaient dans son esprit, il se souvint que Maurice devait être porteur d'un écrit dicté par don Diego et réclama ce dernier gage de la tendresse d'un père. Voici ce qu'il contenait:

« Mon fils,

« Ne pouvant plus espérer de vous revoir, avant de paraître devant Celui qui doit juger toutes nos actions, je fais écrire par le brave colonel Maurice Leval, votre ami et le mien, ce qu'il m'eût été bien doux de vous dire à vous-même.

R. DE MERCIGNY.

(La suite au prochain numéro.)